

## **L'expédition en Sibérie de Jean-Pierre Alibert (1844-1857) : l'exploitation du graphite entre art et science**

**Maddalena Napolitani**  
École Normale Supérieure, Paris

J'ai rencontré Jean-Pierre Alibert (1820-1905) au cours de recherches menées pour ma thèse de doctorat (actuellement en phase de rédaction). La principale problématique de mon sujet de recherche porte sur la survivance ou réinvention du modèle du cabinet de curiosités au XIX<sup>e</sup> siècle. Ces collections hétéroclites, mêlant objets d'art et de sciences, étaient largement répandues dans l'Europe de la Renaissance et de l'âge moderne, et ont progressivement disparu à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les collections minéralogiques de l'École des Mines de Paris au tournant du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle constituent mon principal cas d'étude. Les objets de ces collections, des minéraux bruts ou travaillés, sont envisagés selon une perspective qui prend en compte leurs enjeux scientifiques et artistiques.

Lors du travail de recherche au sein du musée de l'École des Mines, j'ai remarqué la présence de curieux objets, telles de petites sculptures en graphite ou des plaques de jade néphrite reproduisant les profils de visages humains. Ils ont attiré mon attention et j'ai essayé d'en reconstituer l'histoire. J'ai ainsi découvert qu'ils faisaient partie d'un « trophée » (fig. 1) sculpté en graphite et néphrite, offert à l'école par Jean-Pierre Alibert vers 1867 et qui fut démantelé par la suite. Lors d'une expédition en Sibérie (sujet de ce texte), Alibert avait découvert deux importants gisements de ces minéraux, qui jouissaient alors d'une grande valeur scientifique et commerciale. À son retour en Europe, Alibert fit sculpter les trophées et offrit ces objets, véritables objets d'arts, à de grands établissements scientifiques, notamment parisiens. À travers l'histoire de l'expédition et de ces objets « hybrides », il est possible d'interroger le lien entre arts, sciences et techniques qui émerge dans ce contexte, grâce à l'œuvre et à la personnalité d'Alibert. Le lien entre art et science passant par la technique constitue l'une des caractéristiques des collections de curiosités et de merveilles de la Renaissance. Arts et sciences, bien qu'avec des éléments propres, étaient alors considérés en tant que *technai*, autrement dit comme des capacités techniques. Alibert semble proposer de nouveau cette conception unitaire des arts et sciences au XIX<sup>e</sup> siècle, avec la présentation et les expositions des trésors ramenés de son expédition. De surcroît, ce lien est à l'époque étayé par de nouveaux enjeux, qui tiennent à l'apogée du développement industriel et qui sont exprimés notamment lors des grandes expositions universelles.



Figure 1. Le trophée offert à l'École des Mines, Paris. Photo publiée dans l'ouvrage *L'œuvre de Jean-Pierre Alibert*, Paris, Ithiou Pérou, 1890. Crédit photo : Maddalena Napolitani, 2017.

À ce jour, la figure d'Alibert demeure très peu étudiée : seule une contribution à un catalogue d'exposition par Lydie et Jacques Touret a partiellement retracé l'histoire de son expédition et de l'exploitation du graphite sibérien<sup>1</sup>. Les archives françaises sont tout aussi silencieuses et ces recherches, encore en cours, nécessiteraient un dépouillement des archives russes pour être approfondies. Néanmoins, on peut repérer des informations par rapport à l'œuvre d'Alibert dans des journaux de voyageurs ayant visité sa mine en Sibérie. Alibert lui-même ne semble pas avoir écrit un journal de voyage, mais je n'exclus pas de pouvoir retrouver un document de ce type : si pour l'instant son expédition est l'objet de la partie conclusive de ma thèse, j'envisage d'approfondir ces recherches par la suite. Enfin, j'ai pu accéder aux trophées conservés à Paris, difficilement accessibles ou bien démontés dans les réserves des musées. Les objets conservés par l'École des Mines sont aujourd'hui exposés dans de nouvelles vitrines du musée, inaugurées en juin 2019.

J'ai pu présenter ces recherches lors de la journée d'étude *La science Voyageuse*, à l'Université Grenoble Alpes (14 décembre 2017), et à l'occasion du 43<sup>e</sup> symposium de l'International Commission on the History of Geological Sciences (INHIGEO ; Mexico, 12-22 novembre 2018).

---

<sup>1</sup> Jacques Touret et Lydie Touret, « Digne de Jules Verne : Jean-Pierre Alibert (1820-1905) », in Lydie Touret (dir.), *Notre Terre, ce joyau*, catalogue de l'exposition, Musée de minéralogie de l'École des Mines, Paris, 4 mai au 27 août 2010, Paris, Sciences & Co / Éditions de l'Analogie, 2010, pp. 70-85.

## L'expédition et la mine : du commerce des fourrures au « graphite Alibert »

Né à Montauban en 1820 d'un père commerçant en tissus, le jeune Alibert est destiné à poursuivre cette activité. Dans ce but, il est envoyé en Angleterre « pour apprendre l'anglais et le commerce »<sup>2</sup>. Guidé par un sens aiguisé des affaires, il établit son comptoir commercial, spécialisé en fourrures de luxe, sur la mer Baltique (dans l'actuelle ville finlandaise d'Hämeenlinna, alors sous domination suédoise). C'est un choix stratégique, lui permettant d'atteindre le marché russe, et en particulier le marché de luxe de la cour de Saint-Pétersbourg, dont il devient rapidement l'un des principaux fournisseurs. En Russie, il prend le nom d'Ivan Petrovic, sous lequel il est encore connu, davantage que comme Jean-Pierre Alibert. Il devient rapidement très proche du fils du Tsar Nicolas I, Alexandre (futur Tsar Alexandre II), dont il a le même âge et dont les sources soulignent la ressemblance physique. C'est notamment grâce à cette amitié qu'Alibert obtient la permission, voire la mission, de prendre la tête d'une expédition en Sibérie visant à recenser les gisements miniers, ainsi que les autres richesses de cette immense région, encore largement inexplorée. En 1844, âgé de seulement 24 ans, Alibert part donc pour Irkoutsk.

Quoi que n'étant ni géologue ni minéralogiste, Alibert connaissait bien la Sibérie, s'y étant rendu à plusieurs reprises pour son commerce de fourrures. Son but personnel est de rechercher d'autres produits de luxe et d'élargir son activité : or, argent, ivoire, pierres dures et précieuses nécessaires pour fabriquer les objets d'art raffinés dont la cour de Saint-Pétersbourg était friande. On peut néanmoins facilement imaginer qu'il était accompagné par des géologues et des ingénieurs, car la découverte des gisements implique une capacité d'analyser les minéraux et les roches supérieure à celle d'un « simple » amateur. Aucun document n'atteste avec certitude cette hypothèse, et on ne peut donc que spéculer sur les autres membres de cette expédition. On peut en revanche affirmer avec certitude que des artistes en faisaient partie : ils sont les auteurs des 277 planches à l'aquarelle constituant le volume richement relié *Souvenirs de mes voyages en Sibérie 1840-1862*, offert par Alibert au Conservatoire National des Arts et Métiers de Paris en 1901 (fig. 2)<sup>3</sup>. Étant donné l'absence d'autres sources documentant le voyage, ces planches constituent de précieuses sources iconographiques, qui restituent l'expédition dans ses détails : la géographie des régions traversées par Alibert et les paysages, par exemple, sont représentés avec une grande minutie. De plus, elles sont aussi de précieux documents en ce qui concerne l'anthropologie et l'ethnographie, car elles montrent également les coutumes et les usages des peuples habitant alors en Sibérie. Enfin, elles présentent des vues de la mine de graphite, du village, et documentent le déroulement du travail des mineurs. L'importance des arts figuratifs au sein de cette expédition commerciale apparaît déjà clairement à travers le rôle de ces planches.

---

<sup>2</sup> Cf. *ibidem*. p. 72. Pour les informations biographiques, je m'appuie sur cet article.

<sup>3</sup> Le CNAM conserve aussi un album relatif au voyage d'Alibert en Chine. Il est constitué par des planches, probablement achetées dans le pays même, représentant les métiers traditionnels et les coutumes chinois.



Figure 2. L'album *Souvenirs de mes voyages en Sibirie*, offert au Conservatoire des arts et métiers, Paris. Crédit photo : Maddalena Napolitani, 2017

Une fois rejoint Irkoutsk, Alibert y établit sa base principale, près du Lac Baïkal, plus grande réserve d'eau douce au monde. Cette position lui permettait aussi d'explorer la Chine voisine, alors frontalière avec la Sibirie, et notamment la région correspondant à l'actuelle Mongolie. Curieux et friand d'aventure, Alibert explore également la région à l'ouest du lac, aujourd'hui la Bouriatie, rattachée à la chaîne montagneuse des Saïan. Cette chaîne constitue une prolongation de celle des monts Altaï et elle empêche presque complètement l'accès par l'ouest à la région située entre le lac et les montagnes. En effet, les monts Saïan présentent une altitude moyenne entre 2.000 et 2.700 mètres, avec des sommets dépassant 3.000 mètres (le plus haut, le Mont Mounkou-Sardyk, s'élève à 3.492 mètres), ce qui les rend particulièrement difficiles à franchir. Alibert rejoint cependant cette aire géographique par l'est, et c'est ici qu'il découvre des fragments de graphite particulièrement purs et qui retiennent son attention. On ne sait pas s'il aurait été capable, seul, d'apprécier la pureté de ce minéral, ce qui pourrait renforcer l'hypothèse de la présence de géologues ou de minéralogistes à ses côtés.

En revanche, ce qu'Alibert connaissait bien, c'étaient les enjeux commerciaux liés au graphite, avec lesquels il s'était familiarisé lors de son séjour en Angleterre. Le seul gisement connu de son époque, produisant un graphite de bonne qualité, était en effet celui de la mine anglaise de Borrowdale, dans la région du Cumberland, qui était néanmoins en train de s'épuiser après plusieurs siècles d'exploitation depuis sa découverte en 1564. Les Anglais menaient à ce moment-là des recherches pour découvrir de nouveaux gisements, mais celles-ci demeuraient toutefois encore infructueuses en 1844. Même si le graphite n'est pas un minéral particulièrement rare, on le retrouve le plus souvent mal cristallisé ou avec de nombreuses impuretés. Ceci le rend mal adapté à ce qui était alors son emploi

principal, la fabrication de crayons, devenus désormais des instruments incontournables, notamment dans les pratiques artistiques<sup>4</sup>.

Alibert, imaginant le potentiel économique de la découverte d'un nouveau gisement de graphite, commence à rechercher la source des filons, la retrouvant après des mois de recherches au sommet du Mont Botogol (ou Batougol), à 400 km à l'ouest d'Irkoutsk. Le gisement se situe à environ 2.500 mètres d'altitude, dans une région qui atteint des températures de moins cinquante degrés en hiver et de plus de quarante degrés en été. Malgré ces conditions climatiques et géographiques particulièrement hostiles, Alibert décide de poursuivre ses recherches avec l'aide de la population locale, les Saïoutes (une minorité ethnique des Bouriates), auxquels il apprend à utiliser la poudre noire, explosif qui devait briser les roches granitiques renfermant le graphite. Pendant l'été 1847 on découvre enfin des filons exploitables pour l'extraction et les travaux commencent. Alibert fait immédiatement analyser son graphite à Saint-Pétersbourg, Paris et Londres : ces analyses révèlent la qualité extraordinaire de ce minéral, qui s'avère meilleur que celui d'Angleterre et que tout ce qui était alors connu, et qui était particulièrement adapté à la fabrication de crayons.

Alibert fait alors construire une véritable mine, des routes pour y accéder, des bâtiments pour loger les ouvriers, une ferme pour les nourrir et même, semble-t-il, une orangerie et un hippodrome : il s'agit de conditions de travail qui sont à l'avant-garde pour l'époque, notamment dans un endroit inhospitalier comme le Mont Botogol. Ces informations sont confirmées par le journal de voyage d'un couple d'explorateurs anglais : l'architecte Thomas Atkinson (1799-1881) et sa femme Lucy (1817-1893), qui visitent la mine d'Alibert en juin 1851. Il s'agit d'une des rares sources de première main fournissant des informations sur le village et les conditions de vie et de travail, ainsi décrites par Lucy Atkinson :

To reach Mr. Alibere's [*sic*] mine we had a mountain to ascend [...] the road was very bad, [...] we were floundering about in mud and water at every step we took. Unpleasant though it was, we had crossed worse places; and we rather astonished our host when we told him so. Once arrived, we found everything we could desire except cleanliness, and this it was impossible to have, the black lead penetrating everything. Our host had wisely built a bath, a very necessary precaution. He has a farm some ten versts distant, so that his table was supplied with butter, cream, and vegetables, fresh daily; this was more than we expected to find, I never thought to have even a potato<sup>5</sup>.

La propreté et l'organisation des lieux sont confirmées par son mari, qui affirme : « everything he [Alibert] has done is in the best possible manner, no expense has been spared [...] The same remark

---

<sup>4</sup> Sur l'exploitation du graphite en Europe et son usage pour la fabrication de crayons, voir Jacques Touret et Lydie Touret, *op. cit.*, pp. 80-81.

<sup>5</sup> Extrait du Journal de voyage de Lucy Atkinson, juin 1851, transcription par Nicholas Fielding, publiée sur son site web : <https://siberiansteppes.com/2017/08/12/the-atkinsons-and-the-remarkable-monsieur-alibert-and-his-graphite-mine/> (dernier accès le 22 novembre 2019). Je remercie beaucoup M. Fielding pour avoir attiré à mon attention sur ces précieuses sources.

must be made with regard to his workmen. They are better fed and clothed than at any other place I have visited »<sup>6</sup>. Les Atkinson passent entre cinq et dix jours chez Alibert<sup>7</sup>, visitant non seulement le village, mais aussi la mine elle-même, qui s'avère également impressionnante, tout au moins telle qu'elle est décrite par Thomas :

Mr Alibere [*sic*] received us with great kindness. After drinking tea I went with him into the mine, but at this time it is so covered with ice that it is impossible to distinguish one mineral from another [...]. Mr A showed me some beautiful specimens of black lead and so far as I could judge they are quite pure. [...] I hope he will be successful and obtain a large return for the capital and time devoted to this undertaking [...] Should this lead prove of a good quality, what an immense property Mr A will have. He may supply the pencils for the whole world for ages to come<sup>8</sup>.

En tant qu'architecte et artiste, Thomas Atkinson était d'autant plus à même d'apprécier les qualités de ce minéral que ces suppositions s'avèrent vraies. Le succès du « graphite Alibert » ou « graphite de Sibérie » (dorénavant connu sous ces noms) est unanime en Europe : Brockman et Faber, fabricants de crayons, en achètent, malgré les difficultés du transport vers l'occident. La chaîne des monts Saïans empêchant le transport par voie de terre, le graphite arrivait en Europe en passant par le port de Vladivostok et celui d'Arkhangelsk, sur la mer Blanche. Ces difficultés, couplées avec les difficiles conditions d'exploitation, constituent les facteurs qui conduisent la mine Alibert à un lent abandon après seulement dix ans d'exploitation environ.

### **Le retour en Europe : succès ou défaite ?**

C'est donc après une dizaine d'années en Sibérie qu'Alibert revient en Europe, en 1857. L'année précédente il avait conclu un accord avec le producteur de crayons allemand Faber (qui prend un peu plus tard le nom de Faber-Castell), qui se révéla être désastreux pour Alibert. En 1873 il publie dans un pamphlet sa correspondance avec Lothar Von Faber (1817-1896) et résume l'escroquerie dont il semble avoir été victime : « M. Alibert assurait le monopole de ce graphite à la Maison Faber, et il lui garantissait, en l'espace de *cinq ans*, la fourniture de cent mille livres pesant [...]. De son côté [...] la Maison Faber s'engageait à dépenser *cent cinquante mille francs* pour établir une fabrique spéciale qui

---

<sup>6</sup> Extrait du Journal de voyage de Thomas Witlam Atkinson, 18 juin 1851. Original conservé à la Royal Geographical Society, Londres Ref. : TWA Diary 1851 SSC/143/5 [1851]. Transcription de Nicholas Fielding.

<sup>7</sup> Selon le journal de Thomas Atkinson, le couple aurait rejoint Alibert le 17 juin et serait resté auprès de lui jusqu'au 20 de ce mois au plus tôt. À partir du 21 juin il n'y a presque aucune annotation, et on ne sait pas avec précision à quelle date ils quittent le village, sachant que le 29 juin ils rejoignent une nouvelle localité. Cf. *ibidem*.

<sup>8</sup> *Ibidem*, 18 juin 1851.

pût produire une immense quantité de crayons en graphite de Sibérie<sup>9</sup> ». Cet accord n'est cependant pas respecté, car Faber avait préféré investir dans d'autres crayons, employant le « graphite ordinaire ». Alibert poursuit en affirmant que « l'exploitation industrielle du graphite de Sibérie [...] avait été complètement négligée. En un mot, la Maison Faber exploitait la renommée et le prestige du graphite de Sibérie mais elle en livrait le moins possible à la consommation »<sup>10</sup>.

Si l'on croit les mots d'Alibert, l'initiative de Faber s'expliquerait par des raisons de nature très pratique : de nouveaux gisements de graphite venaient d'être découverts au Sri Lanka et aux États-Unis, garantissant des coûts de transport et d'exploitation plus bas, malgré la qualité moindre du minéral, ce qui livra la mine du Mont Botogol à un progressif abandon. Ceci au plus grand regret d'Alibert, qui semble avoir nourri une véritable affection pour sa mine : l'une des conditions – finalement non respectée – de l'accord était en effet que Faber maintienne les conditions de travail établies par Alibert. La mine est fermée définitivement en 1865 : à partir de cette date elle change de nombreux propriétaires, tous peu enclins à réaliser de véritables investissements pour son exploitation, tant et si bien qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle le village est abandonné à son tour. Ce n'est que bien plus tard, après la Seconde Guerre mondiale, que la mine suscite à nouveau l'intérêt, lorsqu'on s'aperçoit que le graphite qu'elle renferme est riche en éléments radioactifs et en terres rares<sup>11</sup>. Le gisement est alors inscrit dans le registre des secrets de l'Union Soviétique, d'où le peu d'informations dont on dispose. Lors de l'explosion de Tchernobyl on avait envisagé de rouvrir la mine pour jeter le graphite dans le réacteur en tant que ralentisseur de neutrons, mais cette idée fut vite abandonnée en raison de son potentiel radioactif<sup>12</sup>.

Ainsi dès qu'Alibert se rend compte que l'accord avec Faber est voué à l'échec et qu'il a désormais perdu sa mine, il met en œuvre tous les moyens dont il dispose pour récupérer – au moins partiellement – son capital et son prestige. C'est à ce moment qu'il fait mettre en œuvre les trophées, constitués par des blocs et de petits objets sculptés de graphite et de jade néphrite. En effet, il avait pu aussi découvrir, pendant son expédition, un gisement de ce dernier minéral, dans le lit du torrent Onot (ou Anot), dans les environs du Mont Botogol<sup>13</sup>. L'importance de cette découverte est aussi commerciale, s'agissant du premier gisement connu en dehors de la Chine, « brisant pour la première fois le monopole ancestral du Céleste Empire »<sup>14</sup>, qui gardait secrets ses gisements de jade.

Alibert fait travailler ce superbe et précieux matériel sous la forme de plaques translucides, tels des vitraux, afin d'en apprécier chaque veine de couleur. Un exemple en est la plaque surmontant le

---

<sup>9</sup> Jean-Pierre Alibert, *Correspondance entre M. Faber et M. Alibert, 1872-1873*, Paris, Imprimerie Éthioux-Pérou, 1873, pp. 31-32.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 33.

<sup>11</sup> Pour la nature géochimique du graphite du mont Botogol, due à ses conditions particulières de formation, cf. Jacques Touret et Lydie Touret, *op. cit.*, pp. 82-84.

<sup>12</sup> Cf. *ibidem*, p. 84.

<sup>13</sup> La néphrite est une variété de jade, l'autre étant la jadéite. Les deux variétés ont presque les mêmes caractéristiques chimiques et la même composition. On pourrait dire, pour simplifier, que le jade néphrite a une couleur plus sombre. Cf. aussi *ibidem*, p. 85.

<sup>14</sup> *Idem*.

trophée offert au Conservatoire National des Arts et métiers, après avoir été présenté à l'exposition universelle de Londres en 1862 (fig. 3 et 4).



Figure 3. Le trophée offert au Conservatoire des Arts et métiers. Photo publiée dans l'ouvrage *L'œuvre de Jean-Pierre Alibert*, Paris, Ithiou Pérou, 1890. Crédit photo : Maddalena Napolitani, 2017



Figure 4. Plaques en néphrite conservées au CNAM. Crédit photo : Maddalena Napolitani, 2017.

Malheureusement, on ne connaît rien sur les habiles artistes ayant réalisé ces œuvres. L'hypothèse la plus accréditée pour l'instant est qu'il s'agisse d'artistes russes travaillant à Saint-Pétersbourg dans le cercle de Peter Carl Fabergé (1846-1920), connu pour ses précieux œufs. Le jade néphrite était en effet l'un des matériaux de prédilection du bijoutier, qui l'avait utilisé à plusieurs reprises. L'hypothèse d'une « fabrication russe » semble être confirmée par la description du trophée du Conservatoire des Arts et Métiers faite par Alibert, qui insiste particulièrement sur les difficultés liées à son transport : « Cette collection se compose de trois cent quarante pièces, qui pèsent environ 600 kilogrammes. En raison de leur fragilité il a fallu les emballer dans plus de 100 boîtes, elles-mêmes



renfermées dans vingt-six caisses ; pour arriver à Paris elles ont parcouru un trajet de 9.000 kilomètres par la voie de terre »<sup>15</sup>. Rien n'est dit en revanche sur les artistes employés pour cette réalisation.

Le succès à l'exposition de Londres est unanime. Alibert n'y expose pas uniquement le trophée, mais aussi d'autres produits issus de l'expédition. Il reçoit deux médailles, la première « pour le mérite de ses travaux dans l'exploration de la mine du beau graphite d'Irkoutsk, son exposition de ce minéral et son splendide bloc de néphrite » et la seconde « pour l'excellence des crayons faits avec le graphite de Sibérie »<sup>16</sup> ; Faber reçoit également une médaille pour ces crayons. Après le succès de Londres, Alibert présente son expédition au cours d'expositions universelles parisiennes, ainsi qu'à Vienne en 1873. Une photo de son exposition dans la section russe à l'exposition parisienne de 1889 (fig. 5) restitue bien son objectif. Des fourrures, des animaux naturalisés, les albums offerts plus tard au Conservatoire des Arts et Métiers, des échantillons bruts et travaillés de néphrite et graphite et même des photos d'Alibert y sont exposés. Ce qu'il souhaite présenter c'est l'œuvre toute entière de sa vie et son périple à travers une région inhospitalière l'ayant occupé pendant treize ans, comportant des résultats à haut potentiel scientifique, artistique et commercial.



Figure 5. L'exposition d'Alibert à l'exposition universelle de Paris en 1889, section russe.

Photo publiée dans l'ouvrage *L'œuvre de Jean-Pierre Alibert*, Paris, Ithiou Pérou, 1890.

Crédit photo : Maddalena Napolitani, 2017.

Parmi les moyens mis en œuvre par Alibert pour regagner son prestige social on peut aussi compter la publication d'ouvrages tels que *La mine de graphite de Sibérie découverte en 1847 par M. J.-P. Alibert* (1865), la *Description des trophées de graphite et néphrite de Sibérie* (1869), la déjà citée

---

<sup>15</sup> Jean-Pierre Alibert, *Description des trophées de graphite et néphrite de Sibérie*, Paris, Poitevin, 1869, p. 8.

<sup>16</sup> Jean-Pierre Alibert, *La mine de graphite de Sibérie*, Paris, Poitevin, 1865, pp. 73-24.

*Correspondance entre M. Faber et M. Alibert (1873) et L'œuvre de Jean-Pierre Alibert (1890)*. Il s'agit notamment de recueils d'extraits de revues de presse, de rapports des jurys des expositions universelles ou d'avis d'artistes et scientifiques attestant les qualités du graphite. Ces avis étant toujours positifs, ces sources sont un instrument très utile, mais à étudier avec une certaine distance critique, vu leur partialité. C'est en raison de ces publications et de la grande circulation des objets issus de ses découvertes que j'ai été amenée à formuler l'hypothèse qu'Alibert n'a pas écrit de journal de voyage. Dans le cas contraire, au vu de l'« autopromotion » qu'il met en œuvre lors de son retour en Europe, il l'aurait probablement aussi publié.

Quant aux trophées, principaux objets de mon enquête, après celui présenté à Londres en 1862 et offert au Conservatoire des Arts et Métiers, Alibert en fait mettre en œuvre plusieurs, offerts à d'autres établissements savants en Europe et en Russie. C'est le cas de l'École des Mines, qui reçoit aussi le grand galet de néphrite, récompensé à Londres en 1862, pesant environ 400kg et aujourd'hui exposé à l'entrée du musée de minéralogie. Si le trophée du Conservatoire est actuellement démonté dans les réserves, il conserve néanmoins toutes les pièces le composant, alors que celui de l'École des Mines en a perdu beaucoup au fil du temps. Le Muséum d'histoire naturelle reçoit également un trophée : celui-ci étant encore tout entier, il n'est cependant pas tout à fait accessible, car il se trouve dans la galerie de minéralogie du Muséum, aujourd'hui ouverte uniquement lors d'événements ou d'expositions temporaires, occasions durant lesquelles cet objet est caché (fig. 6). Enfin, Alibert fait don d'un trophée à la faculté des sciences de la Sorbonne (fig. 7), qui se trouve aujourd'hui dans une salle de réunion sur le campus parisien de Jussieu.



Figure 6. Le trophée offert au Muséum d'histoire Naturelle, Paris. Photo publiée dans l'ouvrage *L'œuvre de Jean-Pierre Alibert*, Paris, Ithiou Pérou, 1890. Crédit photo : Maddalena Napolitani, 2017.



Figure 7. Le trophée offert à la faculté des sciences de la Sorbonne, Paris. Photo publiée dans l'ouvrage *Notre terre ce joyau*, Musée de minéralogie de l'École des Mines de Paris, 2010.

Crédit photo : Maddalena Napolitani, 2017.

### **Conclusion : un homme de la Renaissance au XIX<sup>e</sup> siècle ?**

Ces trophées ont aussi un rôle social et, pour ainsi dire, « politique ». C'est en effet par leur biais qu'Alibert cherche à lier son nom et son œuvre à de grandes institutions savantes. Non seulement il souhaite regagner son prestige, mais il entend aussi gravir, en quelque sorte, l'échelle sociale : il n'était pas scientifique, mais fils d'un commerçant, et à travers ces œuvres il espère dépasser les cloisonnements sociaux encore existants entre le monde du commerce, aussi fructueux soit-il, et les institutions savantes. Il confie tout cela, ainsi que la mémoire de son voyage, aux objets d'arts : les albums et les trophées. Le don d'Alibert est accompagné par la promesse des institutions de ne pas les démonter et de les garder dans les emplacements choisis. Cette promesse ne sera pas tenue, car ces objets hybrides, voire curieux, semblent faire partie d'un chapitre de l'histoire du goût qui devient vite obsolète et qu'on souhaite presque cacher. Ce caractère hybride relève de leur situation à la croisée entre arts, sciences et techniques, comme cela est explicité dans le livret accompagnant les trophées lors des dons (fig. 8) :

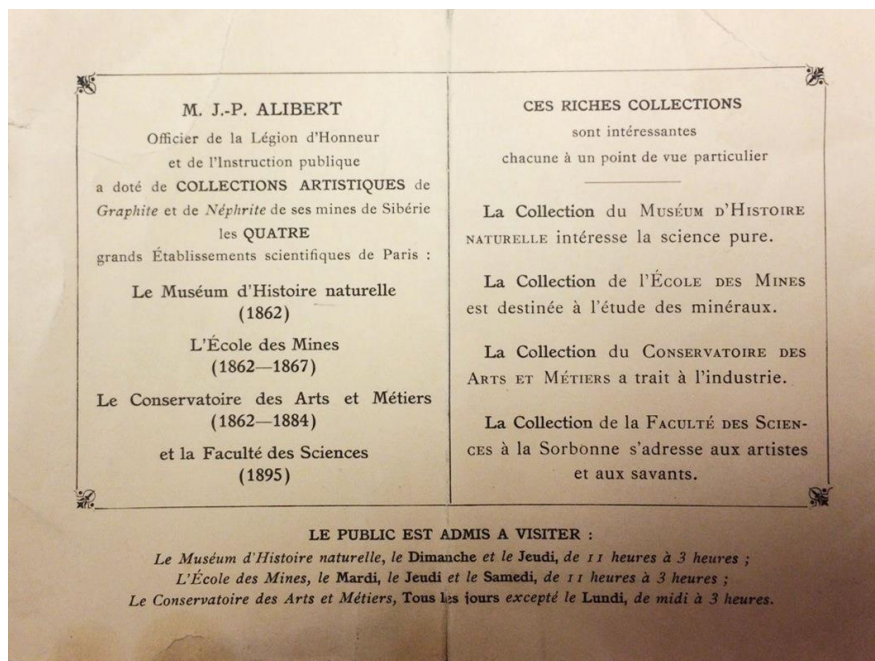


Figure 8. Le livret accompagnant les trophées offerts aux institutions parisiennes.

Crédit photo : Maddalena Napolitani, 2017.

M. J.-P. Alibert, officier de la légion d'honneur et de l'instruction publique a doté de collections artistiques de Graphite et de Néphrite de ses mines de Sibérie les quatre grands Établissements scientifiques de Paris [...] Ces riches collections sont intéressantes chacune à un point de vue particulier. La collection du Muséum d'histoire Naturelle intéresse la science pure. La collection de l'École des Mines est destinée à l'étude des minéraux. La collection du Conservatoire des Arts et Métiers a trait à l'industrie. La collection de la faculté des sciences à la Sorbonne s'adresse aux artistes et aux savants<sup>17</sup>.

Chaque trophée présente donc ses caractéristiques spécifiques, en lien avec l'établissement qui le reçoit. On remarque qu'ils sont définis en tant que « collections artistiques », à savoir des ensembles d'objets dont le principal trait d'union est la manière dont ils sont travaillés, qui relève du domaine des beaux-arts au sens strict. En même temps, ils sont destinés à des institutions poursuivant des missions différentes, en lien avec la « science pure » et les techniques. Dès lors, dans ces trophées on retrouve, grâce à la matière minérale qui les compose, l'union entre sciences, industries et beaux-arts, dans la pratique desquels les crayons ont par ailleurs une importance capitale. Beaux-arts et sciences semblent être de nouveau considérées en tant que capacités techniques – *technai*. Pour ces raisons, on peut proposer de définir la figure d'Alibert sous l'appellation d'« homme de la Renaissance au XIX<sup>e</sup> siècle ».

<sup>17</sup> Alibert avait reçu la légion d'honneur en 1864.

Pour légitimer cette définition, il faut encore approfondir le rapport de ce genre d'objets avec les collections qu'ils intègrent et leur histoire souvent en lien avec les cabinets de curiosités de jadis.

*Décembre 2019*